

La course à Relais-femmes

N° 38, septembre 2010

Sommaire

La question identitaire

L'échappée du dé-marquage p. 1

Triste retour à l'essence des sexes . . . p. 7

Dialogue et remue-ménages sur les politiques identitaires p. 9

* * *

En 2010, ça va marcher ! p. 12

Femmes-Relais : Plus qu'un projet... une nécessité p. 14

Le printemps... et déjà l'automne aux éditions remue-ménage p. 17

Carrefour d'expertises et de ressources en matière de condition des femmes

Relais femmes

L'échappée du dé-marquage¹

Ouvrir la question identitaire

par Dominique Bourque

Dans cet article, j'aborderai la question de l'« ouverture identitaire » via l'art en tant qu'espace de jeu et donc de plus grande liberté. Plus spécifiquement, je m'intéresserai à un grand procédé formel non discuté de front par les théoriciens de l'art, sans doute parce qu'il interpelle la dimension spécifiquement politique de l'identité, et que celle-ci est encore taboue dans les sociétés occidentales. En effet, on préfère penser que ce qui nous définit échappe aux rapports de domination et relève simplement des faits. Nous sommes « femmes » parce que de sexe féminin, « Noirs » parce que foncés de peau, etc. Or, depuis l'émergence des nouveaux mouvements sociaux dans la deuxième partie du XX^e siècle, et donc de points de vue auparavant oblitérés, les exégètes du réel ont beaucoup remis en question l'ensemble de nos *a priori*, ainsi que la notion d'objectivité.

Du côté du mouvement de libération des femmes par exemple, nombre d'analystes ont montré comment des constats² soi-disant « impartiaux » (par exemple que les hommes sont naturellement compétitifs, et les femmes, naturellement altruistes) préservaient en réalité les intérêts des groupes au pouvoir et légitimaient leurs institutions. Ainsi, bell hooks a dénoncé un patriarcat occidental blanc, suprémaciste et capitaliste (« *white supremacist capitalist patriarchy*³ »), après que Colette Guillaumin ait rappelé que

notre système de pensée binaire utilisait la différence (des sexes, « races », etc.) non seulement comme mode de hiérarchisation de classes sociales construites, mais aussi pour justifier la différence de traitement des groupes « altérisés ». Monique Wittig, de son côté, a insisté sur l'existence d'un régime hétérosocial comme outil de contrôle de ces groupes, incluant les homosexuels, et permettant de maintenir les femmes (et les hommes dissidents) à « leur place » via une sexualité sinon réduite à la reproduction, à tout le moins coïtale (axée sur la satisfaction du partenaire masculin).

Avant de décrire le grand procédé « d'ouverture identitaire » et les formes qu'il prend dans les œuvres artistiques, il me faudra donc interroger le concept même d'« identité donnée » en relevant ce qui fait ou dicte cette dernière ainsi que la contrainte qu'elle représente. Je m'attarderai plus particulièrement aux signes censés exprimer cette identité, mais qui dans les faits la créent de toutes pièces; c'est ce que les sociologues et les anthropologues appellent le « marquage ». Je conclurai cet article en insistant sur l'intérêt que représente le difficile travail de distanciation des identités imposées, qui n'est pas l'apanage des artistes mais qui, au sein des œuvres, ouvre la voie à de nouvelles manières de nous concevoir dans notre rapport à nous-mêmes, aux « autres » et au monde, celui-là même qu'il nous appartient de rendre plus juste et égalitaire. C'est ce que j'appelle le « dé-marquage ».

la course à Relais-femmes

Collaboratrices pour ce numéro

Élise Bergeron
Dominique Bourque
Ève-Marie Lacasse
Véro Leduc
Carole Lejeune
Karine Mateu
Coco Riot

Coordination et révision des textes

Suzanne Biron

Mise en pages et correction

Monique Moisan, d'après un
concept de Tutti Frutti

Illustrations

Coco Riot
Sonio Benvenuto

Photos

Femmes-Relais

Dépôt légal

3^e trimestre 2010

Bibliothèque nationale
du Québec, 2010

Bibliothèque nationale
du Canada, 2010

ISSN 1709-7223

*Un grand merci aux collaboratrices
de ce numéro et un merci particu-
lier à Coco Riot pour ses œuvres.*

La réalisation de ce numéro de
La course à Relais-femmes a été
rendue possible grâce à la contri-
bution financière du Programme
d'action communautaire sur le
terrain de l'éducation (PACTE) du
ministère de l'Éducation, du Loisir
et du Sport (MELS) du Québec.

*Toute reproduction est permise,
à condition d'en citer la source.*

La notion du marquage

Parallèlement à la démocratisation des structures politiques au XVIII^e siècle émerge, en France, une nouvelle perspective sur les différences sociales, désormais perçues comme naturelles plutôt que circonstancielles (climat, culture, etc.). Ainsi, les femmes, les Noirs ou les « sauvages », par exemple, qui pouvaient espérer, avant la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (1789), un changement de statut par la « grâce de Dieu » (à force de vertu ou par une conversion), voient leur altérité se figer en hétérogénéité, devenir immuable. À l'ère des Lumières, la science a remplacé la loi divine comme mode d'appréhension et de différenciation des groupes sociaux (Guillaumin, 2002), sans signifier pour autant plus de justice dans le traitement de ceux qui sont minorisés.

Les études scientifiques contemporaines annonçant la découverte de preuves de la nature distincte des femmes et des hommes (Gur *et al.*, 1999), ou de gènes distinguant les homosexuels et les hétérosexuels (Hamer, 1993), participent de cette optique⁴. En réalité, les travaux qui départagent les groupes minoritaires (en nombre ou en pouvoir) des dominants reconduisent, sur le plan biolo-

gique, de vieux systèmes de marquage. On se souvient qu'en Europe, entre le Moyen Âge et la Renaissance, on a obligé les Juifs à porter la rouelle (l'ancêtre de l'étoile de David), tatoué les prisonniers, marqué les esclaves au fer rouge, etc. Et on sait désormais à quelles indicibles horreurs ces systèmes peuvent mener depuis l'assignation, dans l'Allemagne nazie, de triangles de couleur à tous ceux et celles qui n'appartenaient pas à la « race » aryenne, comme les Juifs, les Tsiganes et les immigrés, ou qui étaient perçus comme « dégénérés », à savoir les homosexuels masculins, les « asociaux » (qui incluaient les lesbiennes) et les dissidents politiques.

Historiquement, les groupes « minoritaires », dans les faits minorisés ou « hétérogénéisés », ont subi et continuent de subir une forme de marquage allant de consignes limitatives sur le plan de la tenue vestimentaire à des pratiques mutilantes et même fatales. Dans tous les cas, il s'agit de mettre en évidence une spécificité biologique profonde (génétique par exemple) qui parfois modèlerait la physionomie de l'individu (ce serait le cas des femmes, des Noirs et autres racisés), mais pas toujours (pensons aux homosexuels, aux membres des communautés religieuses ou aux criminels).



En ce qui concerne les femmes, le marquage a pris plusieurs formes selon les cultures. Pour nommer quelques exemples, évoquons les pieds bandés des Chinoises ou la taille serrée par un corset des Européennes, ainsi que les jambes d'Africaines de l'Ouest traditionnellement alourdies par de lourdes chevillères ou surélevées, chez de nombreuses femmes contemporaines, par le port de hauts talons aiguilles (*stiletto*)⁵. Pensons également au gavage des fillettes mauritaniennes afin qu'elles soient mariées jeunes et à la minceur actuelle des icônes féminines occidentales qui s'impose en standard pour toutes les femmes. Cette minceur est par ailleurs paradoxale puisque ces *stars* doivent également être bien « pourvues ». Elles recourent donc, comme un nombre croissant de femmes à travers le monde, à une augmentation mammaire (en 2005, le taux de cette chirurgie aux États-Unis avait augmenté de 260 % par rapport à 1997⁶). Il nous faut également mentionner les mutilations génitales féminines principalement pratiquées en Afrique subsaharienne, dans quelques régions du Proche-Orient et de l'Asie du Sud-Est (Yémen, Indonésie et Malaisie). Enfin, mentionnons les grands voiles qui recouvrent tout le corps et parfois même le visage (*hijab*, *niqab*, *burqa*) d'un nombre plus ou moins important de femmes musulmanes (de naissance ou non), selon le pays où elles vivent.

Toutes ces pratiques promues ou imposées pour des raisons esthétiques, de pudeur (pour préserver l'honneur des parents masculins) ou de fidélité (vis-à-vis du futur mari ou de la culture *patrimoniale*) ramènent les femmes à leur sexualité et témoignent d'un système de ségrégation des sexes qui s'exerce à leur détriment. De fait, la principale conséquence de ces pratiques est l'entrave de leur liberté de mouvement et d'action. On remarquera, par contraste, que les codes esthétiques et moraux du groupe dominant sont infiniment moins contraignants en termes non seulement de liberté de mouvement et d'action, mais également de temps et d'argent (et ce, bien qu'il détienne plus de richesse). En ce sens, la classe des hommes s'est positionnée comme point référentiel au centre de la cartographie sociale; elle s'est approprié la « norme ».



Source : xlongdu.com

Ce positionnement est évident dans la grammaire française où l'universel et le masculin se confondent. On en trouve également une autre illustration en ce qui concerne la « race » dans le panneau suivant, tiré d'un manuel français datant du début du XX^e siècle⁷, où l'homme blanc apparaît au centre de l'image.



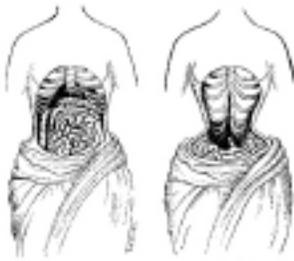
la mission de Relais-femmes

Relais-femmes est un organisme féministe sans but lucratif qui œuvre dans une perspective de changement social et de promotion des droits des femmes et de leurs organisations.

Relais-femmes exerce des activités de recherche, de formation et de consultation destinées prioritairement à ses membres.

Pour réaliser cette mission, Relais-femmes doit :

- Répondre aux demandes de recherche des membres, promouvoir (initier, appuyer et stimuler) la recherche axée sur leurs besoins. Ces recherches sont élaborées en collaboration avec les membres et s'appuient sur une démarche de recherche-action.
- Répondre aux demandes de formation de ses membres, mener sa propre analyse sur les besoins de formation et initier des formations au regard des intérêts de ses membres.
- Rendre accessibles les résultats des recherches et le fruit des formations par divers moyens, notamment par les publications.
- Participer au fonctionnement et au développement du Centre de documentation sur l'éducation des adultes et la condition féminine, lequel est spécialisé dans les questions relatives aux femmes.
- Maintenir un réseau de personnes-ressources aptes à donner des conférences ou des sessions de formation sur divers aspects de la condition féminine et aptes à travailler avec les groupes sur des questions précises.



Le marquage est une déshumanisation

L'association systématique d'un groupe social à un trait ou à un aspect (le sexe pour les femmes, la force de travail ou l'érotisme pour les Noirs, la « dégénérescence » pour les Juifs ou les criminels, etc.) déshumanise profondément ces groupes sociaux, qui voient ainsi leur potentiel de représentation limité à des stéréotypes ou à leur seul groupe.

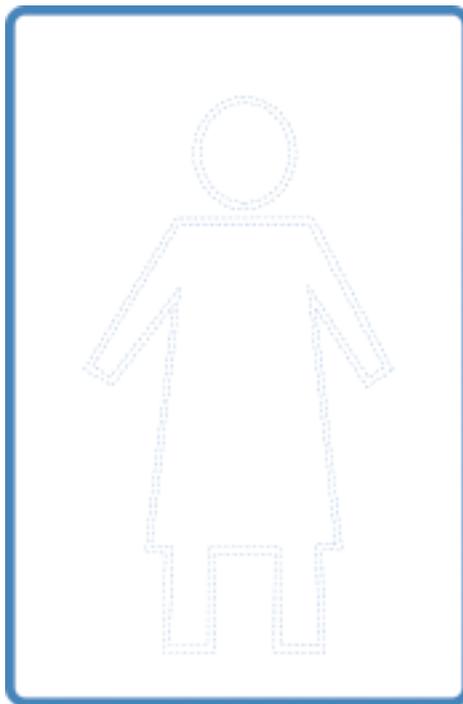
Des exemples de déshumanisation d'un groupe « altérisé » se trouvent régulièrement dans la publicité et la culture populaire. Une affiche placardée à Charlestown le 24 juillet 1769 annonce la vente de « quatre-vingt-quatorze jeunes NÈGRES en santé ». Une autre affiche, produite en Allemagne et datant de 1920, dépeint un soldat noir comme une brute dont l'instinct animal représente un danger pour les femmes allemandes. Cette propagande visait l'ensemble des soldats « de couleur » des colonies françaises, soit les Algériens, Malgaches, Marocains, Sénégalais et Tunisiens déployés en Allemagne à cette époque⁸. Dans son documentaire *Cultural Criticism & Transformation*⁹, bell hooks montre bien comment la culture populaire contemporaine confine les jeunes hommes noirs à des rôles de délinquants ou de bêtes de sexe.

Du côté de la langue, la sexuation grammaticale, ou la marque du genre, qui oblige les femmes à annoncer leur sexe lorsqu'elles parlent ou écrivent, limite également leur représentativité. Dans une étude de textes scientifiques, notamment de Godelier et de Bourdieu, les linguistes Claire Michard et Claudine Ribéry (1982, [2008]) ont mis en évidence « le statut discursif d'humain problématique de la notion de femme opposé à celui d'humain à part entière de la notion d'homme ». Michard conclut : « Si le genre féminin ne s'applique qu'aux êtres femelles c'est parce qu'il catégorise ces êtres en tant que sexe (ce qui a pour effet de ne pas les séparer des femelles animales), et si le masculin ne s'applique pas qu'aux êtres mâles c'est parce qu'il catégorise ces êtres en tant qu'humain » (Michard, 2008). Elle ajoute : « Être catégorisé comme femelle (et par conséquent être indifférencié de l'animalité) entraîne de ne pas être construit discursivement comme agent mais comme instrument, tandis que la catégorisation en tant qu'humain entraîne la construction discursive d'agent » (Michard, 2008). Monique Wittig résume cette dissymétrie en décrivant la marque du genre gram-

matical comme « l'indice linguistique de l'opposition politique entre les sexes » (2007, 104).

On le voit, le marquage est une opération violente parce qu'il prive des êtres humains de leur individualité et les traite comme des objets interchangeables et « marchandables ». À ce propos, Colette Guillaumin écrit : « On signe l'appartenance en marquant les choses et les êtres, c'est-à-dire justement en les frappant d'un signe matériel, physique, inscrit sur leur propre corps. Il en fut ainsi des esclaves comme du bétail, il en est ainsi des femmes dans les fantasmes érotiques (par exemple Barbey D'Aureville, Sade, Villiers de l'Isle-Adam, Réage...). Ainsi s'établit ce qui marque le caractère d'objet et objective le corps lui-même, et ce qui sépare et maintient dans le lieu de la dépendance » (2002, 108).

Partant de la citation suivante de Casius Clay (Mohamed Ali) : « Je n'ai pas à être ce que vous voulez que je sois », Guillaumin élabore : « Vous voulez m'imposer la différence que vous me désignez comme étant ma différence d'avec vous et qui me définirait entièrement. [...] je refuse la violence mentale que vous me faites en m'ordonnant ce que je dois être » (2002, 107).



La femme invisible.

Historiquement, refuser le marquage est une opération très périlleuse pour les individus, et très lente et progressive pour les groupes, même lorsqu'ils bénéficient d'un soutien extérieur. Pensons aux marrons qui ont pu, trop rarement, compter sur la complicité d'individus non marqués sur le plan de la race ou du genre (les hommes blancs abolitionnistes) ou marqués sur le plan du genre, mais non de la race (les femmes blanches abolitionnistes). Parallèlement à ce soutien, des philosophes, des écrivains et des artistes ont également lutté contre ces catégorisations déshumanisantes en les dénonçant explicitement ou en les contrant sur le plan formel. Dans mes recherches, je me suis concentrée sur cette dernière approche.

Illustration : Coco Riot

La pratique du dé-marquage

Depuis 2003, je propose d'appeler « dé-marquage »¹⁰ toutes les stratégies visant l'abolition d'un marquage, que ce soit via une dénonciation, un contournement ou une déconstruction. Mon étude sur le dé-marquage du genre dans la littérature française m'a permis de repérer trois niveaux d'inscription des stratégies : linguistique, structurel et représentationnel. Je vais maintenant décrire brièvement celles-ci, d'autant que leur portée dépasse celle des seules œuvres littéraires.

Les **stratégies linguistiques** peuvent être d'ordre nominal, pronominal ou syntaxique. En ce qui concerne les noms, j'ai relevé quatre catégories : celle des prénoms ou pseudonymes épiciques (Camille, Frédérique, Claude, Cameron, Dale, etc.¹¹); le recours à des initiales (le personnage d'A*** dans *Sphinx* d'Anne Garréta, 1986); l'invention de (pré)noms non marqués (Mélano dans *mélano* de Marie Laflleur, 1979) ou détournés comme le « Taka¹² » (« Tu n'as qu'à ») de Nathalie Sarraute (*Ouvrez*, 1997) et l'emploi d'un lexique neutre (personne, être humain, etc.). Pour ce qui est des pronoms, j'ai également recensé quatre options : le choix du pronom indéterminé « on » (*L'Opopanax*, Monique Wittig, 1964) et d'autres formes neutres comme « lui »; l'appropriation du pronom générique sans les accords prescrits du féminin; le recours au « il » impersonnel et, enfin, l'invention de pronoms non marqués, comme le « ul » au lieu du « elle » et du « il » proposé par Michèle Causse (*Défigures du soi*, inédit)¹³. Finalement, du côté de la syntaxe, j'ai aussi repéré quelques possibilités : le recours à des structures nominatives pour éviter l'emploi des pronoms et des verbes, le recours à l'ellipse dans le même but, l'utilisation de la forme infinitive (toutes trois présentes dans *Sphinx et Vol¹⁴* de Garréta) et l'universalisation parodique du genre féminin (*Les Guérillères*, Wittig, 1969¹⁵).



Image tirée du film de Barbara Hammer, *Love Other* (2006, 55 min.). Le film est un hommage à Claude Cahun (née Lucie Schwob, 1894-1954), photographe surréaliste d'origine juive, résistante de guerre et lesbienne, emprisonnée par la Gestapo pour ses activités de résistance.

Pour ce qui est des **stratégies structurelles**, elles concernent la structure générique des œuvres et renvoient à l'hybridation des formes traditionnellement ségréguées (sur le plan du sexe, de la classe, de la race, etc.). En littérature et sur le plan du sexe, on retrouve ces stratégies par exemple lorsque les styles épique et lyrique sont emmêlés, ou lorsqu'un roman allie aventures et sentiments, ou encore lorsque les formes historique (« objective ») et épistolaire (subjective) se rencontrent plutôt qu'elles ne s'opposent (M. Wittig et L. Bersianik pratiquent beaucoup ce métissage). On les retrouve également dans des œuvres que les féministes québécoises ont qualifiées de « théories fictions » (N. Brossard, 1977-1988). Enfin, ces stratégies renvoient tout autant à la mise en dialogue des discours (dialogisme) par opposition au déploiement autoritaire d'un seul (monologisme); on est alors en présence d'une polyphonie de voix (la série inaugurée par *Sojfs*, M.-C. Blais, 1995-2008).

Enfin, les **stratégies représentationnelles** ont trait aux figures (littéraires ou autres) et plus précisément à leur tenue vestimentaire, à leur comportement ou à leur inscription sociale atypique. Il y a dé-marquage à ce niveau lorsque le choix de leur mise (incluant la coiffure et les accessoires) constitue un pied de nez aux codes ségrégationnistes ou entraîne leur neutralisation. Sur le plan du sexe, on recense le choix d'une allure androgyne, le travestissement ou la juxtaposition ludique des codes associés à l'un et l'autre sexes (Claude Cahun). Cette stratégie spécifique est également présente lorsqu'il y a, au niveau du comportement (gestuelle, expressivité ou modes relationnels), transgenrisme ou refus des codes hétéronormatifs (comme la complémentarité des sexes). Enfin, on parlera également de stratégie représentationnelle sur le plan de l'inscription sociale s'il y a évitement ou confrontation des attendus en termes de sexe, sexualité, ethnocentrisme, etc. (Adrian Piper, 1970-1992). Ce peut être par le choix d'un métier non traditionnel, le refus du



Illustration : Sono Benvenuto

mariage ou de la maternité, mais également par la migration ou le nomadisme volontaires pour échapper aux contraintes (Djuna Barnes, 1937).

L'échappée

En Occident, notre identité a longtemps été dictée par nos communautés d'« appartenance », puis par l'État (avec les registres paroissiaux et nos papiers d'identité). Aujourd'hui, nous savons, comme nous l'a récemment rappelé le sociologue Jean-Claude Kaufman (2005), que notre identité ne se réduit pas à un aspect ou l'autre de notre physionomie et de notre situation familiale, culturelle ou géographique. Nous avons pris conscience de la complexité de ce que recouvre cette notion multidimensionnelle (sexe, culture, classe, sexualité, etc.) et mouvante parce qu'influencée par maints facteurs changeants, dont nos déplacements et nos interactions. En outre, nos identités émergent de rapports de force variés, difficiles à combattre parce que liés à des systèmes idéologiques puissants qui se combinent et se renforcent mutuellement (patriarcat, hétérosexualité, néolibéralisme, fondamentalismes religieux, etc.). Enfin, nous vivons dans un monde où le mélange des cultures s'accroît et où il nous faut apprendre à composer avec l'autre qui n'est jamais si différent du soi, d'un soi qui toujours nous échappe.

Le dé-marquage, en tant qu'il opère une distanciation vis-à-vis des catégories sociales, propose une voie de contournement ou, dans le meilleur des cas, une annulation des codes identitaires « donnés », de leurs « marques ». Il s'agit toutefois d'une opération difficile à mener non seulement parce qu'elle remet en question notre vision du monde, mais également parce qu'elle nous touche au plus près, en bousculant aussi celle que nous avons de nous-mêmes, de ce qui nous constitue. Parce que l'art est un espace d'exploration et non de restriction, de jeu et non de contraintes, il propose plutôt qu'il n'impose de nouvelles façons d'appréhender la réalité dans toute sa complexité. En recourant au dé-marquage, les artistes préservent l'ouverture identitaire et, avec elle, la part d'insaisissable propre à la condition humaine.

Dominique Bourque

*Professeure à l'Institut d'études des femmes
Faculté des sciences sociales
de l'Université d'Ottawa*

1. Je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada qui a rendu cette recherche possible.
2. L'ouvrage le plus célèbre de cette tradition est sans conteste le best-seller *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus* (HaperCollins, 1993) de l'auteur John Gray dont on souligne, sur la couverture, son statut

de docteur (Ph.D.). Le livre *Les hommes sont meilleurs que les femmes* de Dick Masterson (Music and Entertainment Books, 2010) est un des derniers avatars du genre.

3. bell hooks, *Cultural Criticism & Transformation*, produit et dirigé par Sut Jhally, 66 min., 1997.
4. On lira avec profit les ouvrages de mise au point de scientifiques comme Anne Fausto-Sterling et Catherine Vidal.
5. Le port de chaussures surélevées remonte à l'Antiquité (cothurnes), voir *Cruelle coquetterie ou les artifices de la contrainte* de Michel Biehn (Éditions de la Martinière, 2006).
6. Statistique tirée du site de l'American Society for Aesthetic Plastic Surgery en 2006 et citée par Liane Bonamie, alors présidente de la Fédération des infirmières et infirmiers du Québec, dans une lettre envoyée au premier ministre J. Charest datée du 19 octobre 2006.
7. « Les races humaines », 1920 (?). Dortmund, Westfälisches Schulmuseum. http://www.google.ca/imgres?imgurl=http://www.ldh-toulon.net/local/cache-vignettes/L242xH174/races_humaines-13495.jpg&imgrefurl=http://www.ldh-toulon.net/spip.php?Farticle2978&h=174&w=242&sz=13&tbnid=o571181dRrvWM:&tbnh=79&tbnw=110&prev=/images%3Fq%3DLes%2Braces%2Bhumaines&hl=fr&usq=__bHtHMLQD2eSuRlAXuDTT9FTIakk=&ei=0s_vS66xI40ClAfY0oWICA&sa=X&oi=image_result&resnum=4&ct=image&ved=0CCcQ9QEWAw. Site consulté le 16 mai 2010.
8. Reiner Pommerin, « *The Black Shame* », *The Black Occupation of the German Empire*, FAZ/Qantara, 2007, voir : http://www.qantara.de/webcom/show_article.php/_c-476/_nr-771/i.html. Site consulté le 16 mai 2010.
9. Sut Jhally, Mary Patierno et Harriet Hirshorn, ChallengingMedia, 1997.
10. Voir l'énoncé de mon projet de recherche *Mort annoncée du genre* : stratégies de « dé-marquage » des catégories de sexe dans les œuvres des féministes universalistes depuis le XVII^e siècle en France (CRSH-2004-2008).
11. Il y en a très peu en français.
12. « *Tu n'as qu'à, écoute-nous, au nom du ciel, reviens à toi [...] regarde ce que tu as fait de toi... Tu n'as plus de 'u', plus de 'n'* », p. 96.
13. Dans *The Cook and the Carpenter. A novel by the Carpenter* (1973), June Arnold propose une grammaire neutre.
14. *Le Serpent à Plumes*, n° 7, 1990.
15. Voir aussi Anna Livia, *Pronoun Envy. Literary uses of linguistic gender*, Oxford University Press, 2001.

Triste retour à l'essence des sexes

La question identitaire

par Carole Lejeune

Depuis quelques années est né un mouvement qui remet profondément en cause les diverses identités et les conçoit comme autant de barrières à l'émergence d'individus évoluant grâce à leurs divers intérêts, talents et conception du monde. Ce mouvement, qui se nomme queer¹, se veut en périphérie des normes sociales et questionne notamment les concepts de genre et de sexe. Pour la mouvance queer, les identités sont une construction sociale et rien ne nous définit par essence.

À l'opposé du mouvement queer existe une tendance de plus en plus marquée qui, loin de questionner l'identité sexuelle, cristallise filles et garçons dans des stéréotypes sexuels laissant bien peu de place au développement de son unicité et qui maintiennent les femmes en état d'infériorité sociale. Dans une société qui valorise le bien-être individuel au détriment du bien commun, un tel enfermement des sexes dans un cadre défini peut paraître surprenant.

Au cours des années 1970, la socialisation différenciée selon le sexe a été au cœur des préoccupations des féministes et, pour plusieurs, il suffisait d'éduquer filles et garçons de la même manière pour faire tomber les stéréotypes sexuels et permettre ainsi une pleine égalité aux femmes. C'était sans compter sur la grande résistance du patriarcat couplée à sa capacité, qui semble parfois infinie, d'adapter ses stratégies.

La résistance du patriarcat se manifeste notamment à travers le mouvement masculiniste. Mouvement qui accuse les féministes d'être responsables de l'échec scolaire des gar-

çons et de leur émasculatation, de l'éclatement des familles, d'avoir infiltré tout l'appareil judiciaire en faveur des mères et des femmes qui se prétendent (*sic*) victimes de violence conjugale. Même si ce discours semble caricatural, il s'imisce de plus en plus dans les médias, les institutions et dans la population en général.

L'adaptation des stratégies est plus habile et se révèle, entre autres, à travers la valorisation de la séduction comme principal moyen pour les femmes d'arriver à leurs fins. C'est là que résiderait leur pouvoir, évidemment dans la mesure où leur corps s'approche le plus possible de « l'idéal féminin ». C'est le discours que tiennent, avec plus ou moins de subtilité, plusieurs chanteuses, populaires chez les jeunes. Il s'agit ici non pas d'une sexualité pleinement assumée, mais d'une sexualité faite pour séduire et se conformer

aux désirs masculins. C'est également le discours véhiculé à travers plusieurs revues s'adressant aux jeunes filles ainsi que par la publicité qui leur est destinée.

Rose bonbon ou bleu acier

Le martelage publicitaire dont nous sommes victimes contribue pour beaucoup à la construction des stéréotypes sexuels. L'objectivation des femmes de même que la sexualisation de filles pubères et prépubères y atteignent des sommets alarmants. Certaines entreprises réduisent les femmes à un rôle d'objet sexuel et en font leur marque de commerce.

Quant aux jouets pour enfants, le conformisme du marketing en fonction des filles ou des garçons est désolant. Il n'y a qu'à se promener dans les rayons des jouets pour constater d'un simple coup d'œil superficiel aux emballages ceux qui sont destinés à qui ? Aux filles le rose et les couleurs pastels, les fleurs et les papillons, aux garçons le kaki, les robots et les divers véhicules.

C'est à travers cette culture ambiante que les enfants construisent leur identité sexuelle. Malgré toute la bonne volonté de certains parents, les enfants prendront conscience très tôt des comportements qu'on attend d'eux, en fonction de leur sexe. Le mimétisme des enfants relativement à leur rôle participera à son tour à l'enracinement de l'idée que ce comportement est inné.

Les enfants constateront également très vite qu'il y a une hiérarchie dans ces rôles. Si on laisse les filles jouer aux camions et à la guerre, le port des barrettes et la grande émotivité sont proscrits pour les garçons si

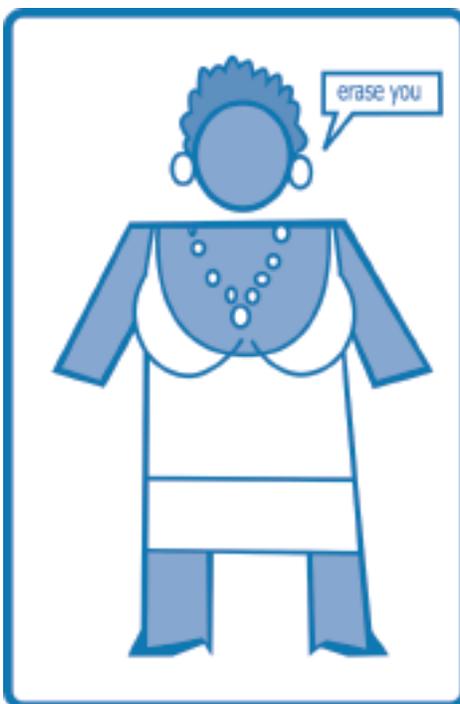


Illustration : Coco Riot

l'on veut éviter qu'ils soient ridiculisés par leurs camarades. Si une fille s'élève en adoptant certains comportements « masculins », un garçon s'abaisse s'il présente des qualités « féminines ». L'homophobie en milieu scolaire repose en grande partie sur cette dévalorisation des qualités féminines. Ce n'est pas tant l'homosexualité supposée qu'on dénigre à travers les mots « fif », « tapette », « moumoune », mais le comportement trop « efféminé » d'un garçon. Ces insultes servent également à rejeter un jeune pour d'obscures raisons. Les filles pas assez féminines deviendront, quant à elles, les laissées-pour-compte de l'école.

La propagation du discours essentialiste

Si pendant quelques années, les féministes ont pu bénéficier de l'appui d'une partie importante de l'appareil d'État dans leur lutte aux stéréotypes sexistes (adaptation des manuels scolaires, prix citron et orange des publicités sexistes du Conseil du statut de la femme, instauration du concours Chapeau des filles), force nous est de constater qu'un certain discours reconnaissant aux femmes et aux hommes des qualités et comportements intrinsèques gagne du terrain, y compris au sein des instances gouvernementales.

L'influence du discours essentialiste se fait particulièrement sentir dans le dossier de la réussite scolaire selon le sexe. Selon cette théorie, ce n'est pas leur talent et leur acharnement, ni l'implication dans leurs études qui expliquent la réussite scolaire des filles, mais leur docilité et leur conformisme ainsi que la prédominance féminine dans le milieu éducatif. Les garçons, quant à eux, ont un besoin intrinsèque de bouger, maîtrisent moins bien la communication et trouvent difficile de s'appliquer. Comme le réseau scolaire est envahi par les valeurs féminines, les besoins des garçons ne sont pas pris en compte et sont même méprisés, d'où leurs difficultés scolaires.

Pourtant, le décrochage scolaire a diminué de manière significative depuis 1979. Chez les



Illustration : Coco Riot

garçons, entre 1979 et 2006, il est passé de 27,6 % à 13,3 % alors que chez les filles la diminution a été plus importante passant de 24,7 % à 7 % pour la même période. C'est donc au moment où les filles deviennent peu à peu majoritaires dans les universités que s'installe le discours actuel sur la réussite éducative et les désavantages pour les garçons à l'école.

Certaines recherches, dont celles réalisées par Pierrette Bouchard et Jean-Claude St-Amant de l'Université Laval², tendent à démontrer que le décrochage scolaire touche particulièrement les jeunes qui ont une vision conservatrice de leur rôle sexuel, qu'ils soient garçons ou filles. Ce n'est donc pas leur conformisme qui explique la réussite des filles.

Sortir de l'enfermement

Ainsi, s'installe peu à peu l'idée que les femmes ont un talent inné pour prendre soin des autres, qu'elles sont douces et attentionnées, un peu limitées côté sciences et mathématiques, mais tellement studieuses et minutieuses. Quant à leur apparence, elle serait en grande partie un passeport pour garantir leur réussite sociale. Elles seront plusieurs à rechercher le corps parfait tout

au long de leur vie en suivant des diètes inutiles et souvent dangereuses ou en recourant à la chirurgie esthétique.

Que plusieurs femmes ne présentent aucun goût pour la maternité, que certaines aient un comportement violent, que d'autres préfèrent un métier dans le domaine de la construction, ne change rien à la perception de plus en plus répandue qu'il est dans l'essence des femmes de préférer causer chiffons et biberons plutôt que mécanique et politique.

Avantagés sur le plan social, plusieurs hommes s'en sortent mal côté personnel. Enfermés dans un rôle qui laisse peu de place à l'expression de leurs émotions diverses et les contraint à présenter une image de force et de contrôle, ils éprouvent des difficultés majeures lorsqu'une situation difficile les submerge d'émotions. D'ailleurs, leur taux de suicide à l'âge adulte est troublant³.

Le prix à payer pour se conformer aux stéréotypes sexuels est beaucoup trop élevé pour les femmes, mais aussi pour les hommes. Les deux sexes ont tout à gagner à remettre profondément en cause les rôles qu'on leur assigne. Pour notre mieux-être commun, chaque personne doit avoir la possibilité de développer son plein potentiel. L'histoire est faite de reculs et d'avancées et nous ne pouvons baisser les bras si nous voulons progresser vers une société vraiment égalitaire.

Carole Lejeune

Animatrice

Centre de solidarité lesbienne (CSL)

1. Ce mot anglais qui signifie *étrange, louche*, constituait une insulte à l'origine. Le mouvement s'est réapproprié le terme pour se définir.
2. P. Bouchard et J.-C. St-Amant (1996, 1999), *Garçons et filles : stéréotypes et réussite scolaire*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage.
3. Selon Statistique Canada, en 2005, les hommes de 35 à 54 ans affichaient un taux de suicide plus de 3 fois supérieur à celui des femmes (<http://www40.statcan.gc.ca/102/cst01/hlth66a-fra.htm>).

Dialogue et remue-méninges sur les politiques identitaires

La question identitaire

par Véro Leduc et Coco Riot

Véro et Coco ont choisi d'écrire cet article sous forme de dialogue.

Coco : On fait un *brainstorm* pour l'article ?

Véro : En fait, je pense que de prime abord, j'ai un peu un malaise avec le terme de « politiques identitaires », dans ma façon de les comprendre. J'ai l'impression que par cette expression, des enjeux sociaux quand même vastes et complexes sont réduits à la question de l'identité des personnes au sens « intime » du terme. C'est sûr que le queer ouvre des portes sur nos possibilités de vivre des identités de genre autres que le duo sempiternel homme-femme et une sexualité ouverte à de multiples horizons. Mais fondamentalement, pour moi, l'enjeu du queer est de travailler sur la question des rapports sociaux de genre dans une perspective plus large que le sexisme et le racisme, en incluant entre autres l'hétéronormativité, la transphobie, la putophobie, les tensions et conjugaisons entre privilèges et oppressions, etc. Certes, cela vise la reconnaissance des multiples êtres que nous sommes, dans nos diverses identités, mais il me semble que l'enjeu consiste davantage en ce que nous soyons tous et toutes reconnus-es comme acteurs/trices sociales, dans nos identités oui, mais dans nos modes de vie, nos rêves, nos jobs, nos créativité, nos paroles, nos actions, etc. Certes, on pourra dire que tout cela relève de notre « identité ». Je parlerais plutôt que cela relève de notre réalité, peut-être parce que je trouve que ce terme est plus vaste et inclusif. Or, dans les faits, comme l'objectif des politiques identitaires est, pour moi, la reconnaissance sociale, il semble que le fait que des gens luttent pour la prise

en compte de leurs réalités soit moins « poignant » que le fait qu'ils se battent pour la reconnaissance de leur identité. Ainsi, peut-être faut-il que nos luttes pour la reconnaissance sociale passent par le « sacré » du « Soi », par le terme « identité », pour faire plus de poids, pour que la reprise de pouvoir sur nos vies ait plus de crédibilité sociopolitique, pour que l'exigence de considération, de droits et de valorisation de la diversité que nous promulguons soit entendue comme profondément légitime puisque « ancrée » profondément en « nous », dans notre « identité ».

Coco : Personnellement je crois au pouvoir des « politiques identitaires », surtout en ce qui concerne la construction d'alternatives de vie dans l'ici et le maintenant. C'est intéressant, car le queer n'est pas la seule mouvance que l'on peut qualifier d'identitaire, mais c'est celle qui revient le plus souvent en tête quand on discute du sujet. Pourquoi ? Parce que les politiques queers sont un vrai laboratoire où l'on voit naître constamment de nouvelles identités qui répondent à des vieilles oppressions pas encore examinées. Mais il faut préciser ici de quel type d'identités on parle, puisque ce terme est utilisé avec des significations différentes dans la langue courante. La notion de « politiques identitaires » renvoie à mes yeux à une réflexion autour des identités consciemment et explicitement politiques. Ces identités naissent, comme tu dis, dans le ventre d'une oppression, mais à cela il faut rajouter un élément fondamental : la fierté de nos marges. Cela veut dire qu'on est fières de qui on est et de comment on vit et on refuse autant que possible des processus de « normalisation ». Au contraire, on entame des processus de réappropriation (par exemple en

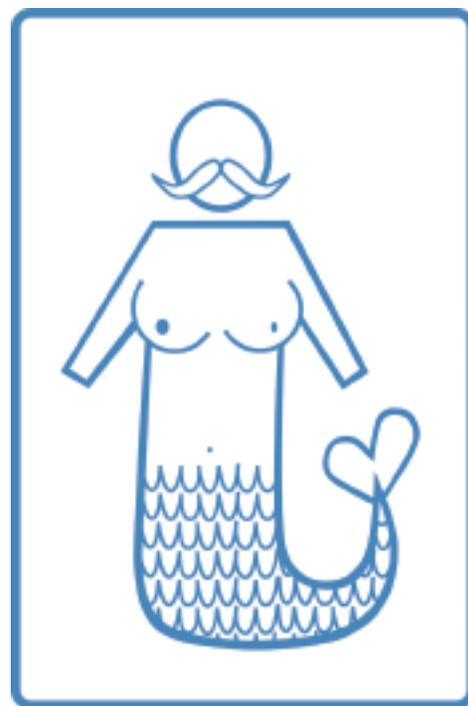


Illustration : Coco Riot

réutilisant des insultes, comme « queer », pour nommer notre identité : il s'agit donc d'une reprise de pouvoir symbolique, mais très importante) et de construction de modes de vie cohérents avec nos valeurs. Je vais mettre de l'emphase sur un dernier élément qui me semble fondamental aux identités politiques : l'auto-identification. Puisque ce sont des identités issues d'un sentiment de fierté et de réappropriation, on ne peut pas les imposer ou les coller à quiconque (même si c'est flatteur ou même si par la suite on découvre que la personne s'identifie de la manière dont on avait pensé), et on se doit de respecter les identités que la personne se donne elle-même. Pour résumer, les identités politiques sont des stratégies d'analyse, résistance et construction pour et par des personnes opprimées.

Véro : Avec un terme comme « politiques identitaires », j'ai le sentiment que ça promeut principalement la reconnaissance de la diversité identitaire ce qui est effectivement un enjeu fondamental, mais en passant peut-être un peu à côté de la dimension des constructions sociales hétéronormatives, des enjeux de discrimination, de stigmatisation, etc., qui sont perpétrés socialement à travers de multiples espaces investis principalement par la majorité hbcn (hétéro blanche classe moyenne). Le terme identité est sûrement plus connoté dans sa dimension psychologique/intime, alors que pour moi, c'est plutôt la dimension sociale des « identités » qui me préoccupe. Il me semble que ce que l'on nomme identitaire dans le politique, ce sont ces identités jugées socialement et politiquement comme différentes du référent normatif. Je ferais une analogie. On se rappelle que le masculin est considéré comme l'universel et le féminin, comme le spécifique. Dans le cas des politiques identitaires, c'est comme si les personnes soi-disant hors référent normatif sont inscrites dans la lignée d'une pluralité d'identités (donc ayant chacune une « spécificité » politique à faire valoir) et les personnes se retrouvant dans les espaces normatifs sont « épargnées » de « politiques identitaires » puisque leurs réalités sont considérées comme la norme, comme « la » réalité, bref tout sauf une « identité ». C'est peut-être là mon malaise à parler d'« identités ».

Certes, mon identité sociale de femme/ou gouine/ou queer (dépendamment de comment je suis « lue ») ou de sourde/ou anglo/ou un peu *space* (dépendant de comment je suis « entendue » quand je ne comprends pas) m'a fait réaliser qu'il y a des discriminations ou des stigmatisations en jeu dans l'espace public, dans la société, que je vise à déconstruire (il y en a des multiples d'ailleurs, autres que la discrimination sexiste et handicapophobe). Mais est-ce que mon « identité », comment je me sens, est celle de femme ou de sourde ? Non, pas vraiment. Ce que je ressens comme mon « identité », instinctivement, est probablement davantage la

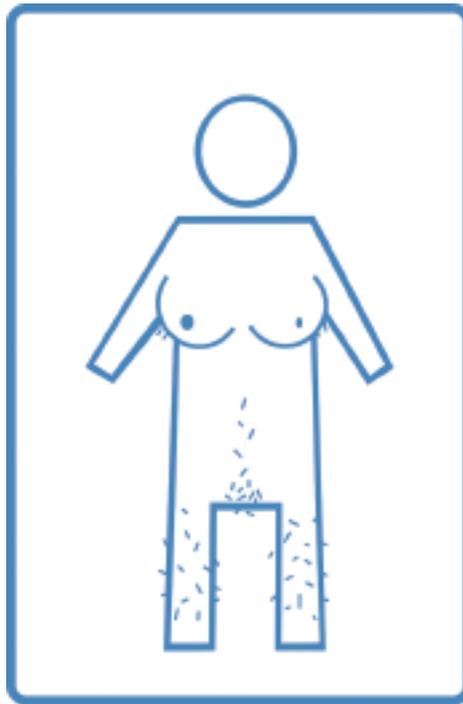


Illustration : Coco Riot

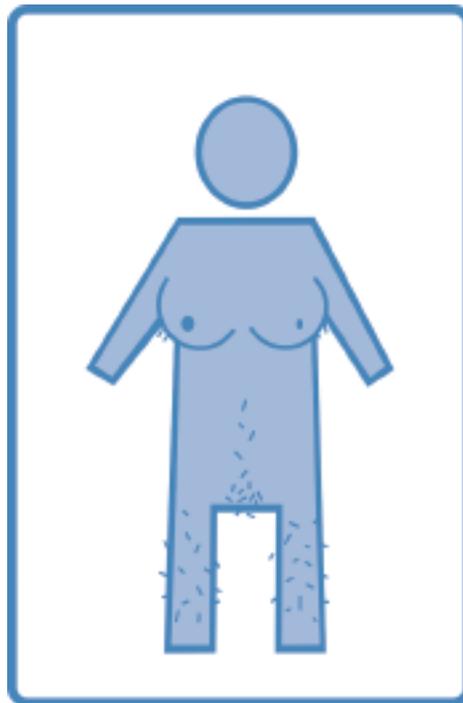


Illustration : Coco Riot

personne critique et sensible que je suis, enrichie d'une vie aux mille méandres, un être en soif d'apprendre, en quête spirituelle et hétéro-niste, quelqu'une qui est créative, curieuse, ouverte, etc. Certes, je suis gouine, queer, sourde, blanche et cela forge ma façon de vivre à plusieurs niveaux, cela empreint mes engagements et mes sensibilités sociales, culturelles et politiques. Mais je ne suis pas certaine que j'entrevois ces dimensions comme relevant de mon « identité » : ces dimensions sont plutôt ma vie, dans ses kyrielles de recoins. Peut-être est-ce que mon malaise vient du fait qu'on a eu souvent tendance à psychologiser les problèmes sociaux des gens non hbcn, et que je conçois le terme « identitaire » comme un relent de cette dimension psychologisante à laquelle je suis allergique? Mais d'un autre côté, je suis tout à fait habitée par nos forces, nos fiertés d'être et d'exister, nos pouvoirs d'action... Je me considère comme une personne politique à plein d'égards et, fondamentalement, je suis d'accord avec le « fond » de la stratégie de la politique identitaire, puisqu'il s'agit justement de reconnaissance, de fierté, de diversité. Je titille peut-être juste sur la charge symbolique que cela représente pour moi.

Coco : Effectivement, les politiques identitaires ne vont pas complètement changer le monde. Elles peuvent nous aider à nous rendre plus fortes et plus sages, mais elles ont aussi leurs limites et leurs dérapages. Par exemple, et je reprends le terme de l'auteur queer J. Halberstam, le « néolibéralisme identitaire ». Ce qui veut dire que l'on confond identité avec individualisme en faisant de chaque individu une identité différente. Le dérapage ne consiste pas à penser chaque individu comme étant différent ni à réfléchir à l'imbrication complexe d'oppressions et privilèges que chaque personne vit, mais à chercher des identités uniques qui n'englobent que nous. Pour Halberstam, cela est un miroir du système néolibéral qui nous vend toujours des objets personnalisables pour les êtres humains uniques que nous sommes. Je suis d'accord avec cette analyse.

On est unique, certes, mais il ne faut pas perdre de vue le filet à force de trop regarder les nœuds. Imaginons que chaque identité est le nœud d'un filet de pêche. Chaque nœud est unique, car il est relié à des nœuds précis et occupe une position différente des autres dans le filet. Les nœuds sont bien sûr la base du filet, mais encore, ce qui crée le filet ce sont les fils que l'on tisse entre les nœuds, donc entre nous. Ainsi, un filet extrait sa force du lien entre les nœuds, qui sont à leur tour différents, mais qui sont tous interreliés. Si on oublie le lien entre les identités et entre nous toutes, on oublie le filet. Et c'est le filet, qui à mes yeux a la force et la sagesse de faire tomber des systèmes d'oppression et de construire des espaces d'alternatives.

Véro Leduc s'implique dans divers collectifs/initiatives/organismes culturels, sociopolitiques et de recherche depuis une douzaine d'années (*Les Lucioles, Les Pathères Roses, Stella, La Putain de Compile, Projet VIHsibilité...*). Dans le cadre de sa maîtrise, elle réalise un mémoire sur l'art communautaire comme espace de construction de la reconnaissance sociale des femmes criminalisées au Québec.

Artiste queer et immigrant, **Coco Riot** est un militant active de la communauté queer à Montréal et travaille au Collectif de Recherche sur l'Autonomie Collective à l'Université Concordia. Coco Riot est l'auteur de divers articles sur le queer, l'analyse anti-oppression et offre des ateliers sur ces sujets en français, anglais et espagnol. En tant qu'artiste engagé, son travail a été exposé dans différents lieux en Europe et en Amérique du Nord.

formulaire à reproduire et à distribuer

Assurez-vous d'être au courant des dernières nouvelles en matière de condition des femmes.
Remplissez cette fiche et inscrivez-vous sur la liste d'envoi de Relais-femmes.

Cochez une ou plusieurs des options suivantes :

- Veuillez inscrire mes coordonnées sur votre liste d'envoi.
- Veuillez me faire parvenir l'information relative à l'adhésion à Relais-femmes.
- Veuillez noter mon changement d'adresse ou l'ajout de mon adresse électronique.

IMPORTANT : le courrier électronique nous offre la possibilité de vous joindre à moindre coût. Portez une **attention spéciale** à l'inscription de votre courriel. Merci.

Nom et prénom

Adresse postale

Adresse électronique

Téléphone

Télécopieur



110, rue Sainte-Thérèse, bureau 301, Montréal (Québec) H2Y 1E6
Tél. : (514) 878-1212 • Téléc. : (514) 878-1060 • courriel : relais@relais-femmes.qc.ca
www.relais-femmes.qc.ca

En 2010, ça va marcher !

Marche mondiale des femmes



Source : ffq.qc.ca

Nous, femmes et féministes, marcherons dans les rues du Québec en portant des revendications pour combattre la pauvreté et la violence contre les femmes. Nous marcherons aux côtés d'autres femmes de par le monde répondant à l'appel de la Marche mondiale des femmes qui annonce : « Tant que toutes les femmes ne seront pas libres, nous serons en marche ! » Nous nous mobilisons de nouveau, pour une quatrième fois depuis 1995, avec une vision alternative du monde en tête et des revendications tatouées sur nos cœurs.

C'est quoi la Marche mondiale des femmes (MMF) ?

Née en 1998 à l'initiative de la Fédération des femmes du Québec (FFQ), à la suite du succès de la Marche *Du pain et des roses* de 1995, la MMF rallie en 2010 des milliers de groupes et plus de 70 coordinations nationales sur les cinq continents. Passant d'un événement international d'envergure, la MMF en l'an 2000 est devenue un mouvement d'action féministe irréversible et incontournable. Pour en savoir plus sur la MMF : www.marchemondiale.org. Pour les actions de la MMF au Québec, consultez le site de la FFQ : www.ffq.qc.ca.

Un rendez-vous féministe mondial

Encore une fois, la marche dépassera les frontières du Québec. Au Kenya, au Brésil, en Suisse, en Afrique du Sud et aux Philippines, des femmes marcheront tant que toutes les femmes ne seront pas libres. Libres de vivre en sécurité. Libres de travailler pour un salaire décent. Libres de vivre sans violence.

Les femmes des Amériques se sont donné rendez-vous en août en Colombie pour dénoncer la militarisation de plusieurs pays des Amériques. Au terme de la Marche, le 17 octobre, les femmes du monde se réuniront en République démocratique du Congo pour sortir de l'invisibilité et dénoncer les multiples guerres qui traversent les pays des Grands Lacs, guerres qui assassinent et violent des femmes par milliers.

Les défis de 2010 au Québec et au Canada

Encore aujourd'hui, le patriarcat et le capitalisme se combinent et se conjuguent pour renforcer les inégalités et les injustices. Ces systèmes structurants prennent forme, entre autres, dans les politiques économiques et sociales des gouvernements qui, de crise en crise, fragilisent les services publics, les programmes sociaux et la solidarité sociale, et permettent la vente et la destruction de nos ressources naturelles.

Nous ne préparons pas une simple manifestation, mais bien une Marche mondiale des femmes. Dans un contexte où les gouvernements introduisent, parfois directement, souvent insidieusement, une façon de voir le monde qui nous apparaît foncièrement sexiste, raciste et inégalitaire, nous sommes appelées à démontrer notre volonté ferme de faire reculer le néolibéralisme et ouvrir la voie aux changements pour atteindre une réelle égalité, faire reculer toutes les discriminations et ouvrir la voie à l'instauration d'un monde de paix et de justice.

En 2005, la Marche mondiale des femmes a offert au monde une Charte mondiale des femmes pour l'humanité jetant les bases d'un projet féministe de liberté, d'égalité, de paix, de justice et de la solidarité. C'est avec ces valeurs en tête, ce projet de société, que nous devons travailler ardemment à secouer les consciences et forcer les gouvernements à sortir des dogmes actuels. Nous avons le défi d'imposer le respect dans un contexte hostile à nos aspirations.

MARCHE MONDIALE DES FEMMES



Parce que nous disons non à une vision conservatrice du monde

Comme le témoigne la Charte mondiale des femmes pour l'humanité, nous visons l'égalité pour les femmes, mais aussi un monde de paix, de justice, de liberté et de solidarité pour toutes et tous. Pour ce faire, le mouvement féministe a choisi des revendications dont la portée fait preuve d'une vision large des enjeux des femmes et de la société. Ces revendications, qui s'adressent aux gouvernements du Québec et du Canada, sont regroupées sous le chapeau de cinq champs d'action.

Avec le champ « *Travail et autonomie économique des femmes : mesures urgentes de lutte contre la pauvreté* », nous affirmons que pour réduire les écarts entre riches et pauvres et pour instaurer une meilleure justice économique, nous défendons l'accès à un salaire minimum de 10,69 \$ de l'heure et nous revendiquons la fin des catégories à l'aide sociale, qui perpétuent les préjugés à l'égard des personnes en les qualifiant de « méritantes » et de « non méritantes » et qui servent à justifier le maintien de certaines personnes dans une grande pauvreté.

Avec le champ « *Bien commun et accès aux ressources* », nous luttons contre la privatisation et la tarification des services publics, outils primordiaux pour l'atteinte de l'égalité.

Le champ d'action « *Violence envers les femmes* » se penche plus spécifiquement sur la marchandisation grandissante du corps des femmes. Nous exigeons du gouvernement du

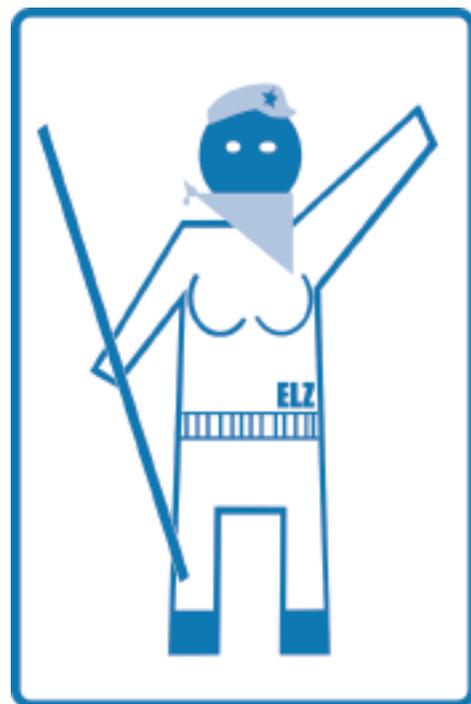
Québec qu'il légifère sur les publicités sexistes et qu'il mette en place dans les écoles des cours d'éducation à la sexualité promouvant des rapports égalitaires dans une perspective non sexiste et non hétérosexiste. Devant les tentatives de la droite religieuse et politique de contrôler nos corps et de réduire notre liberté, nous revendiquons aussi que le gouvernement du Canada garantisse le droit inaliénable des femmes de décider d'avoir ou non des enfants, ce qui implique le maintien et la consolidation des services d'avortement gratuits offerts partout au pays.

Le champ « *Paix et démilitarisation* » dénonce l'avancée galopante de la militarisation de notre société. Nous exigeons le retrait immédiat des troupes canadiennes de l'Afghanistan et la fin du recrutement militaire dans les écoles.

Le champ « *Droits des femmes autochtones* » nous fera marcher afin que le Canada signe la *Déclaration internationale sur les droits des peuples autochtones* sans condition et mette en œuvre les droits qui y sont contenus avec une attention particulière sur les droits des femmes et des enfants autochtones.

Les rendez-vous au Québec

Pour toutes ces raisons, et plusieurs autres, pour rappeler la pertinence du projet féministe, dénoncer les injustices sociales et lancer à l'histoire notre appel, nous donnons rendez-vous à la population de partout au Québec pour 6 jours d'actions et de marches en octobre. Du 12 au 17 octobre, des actions et



des marches auront lieu dans chaque région du Québec. La Marche mondiale des femmes culmine cette année à Rimouski avec un grand rassemblement national le 17 octobre.

Ne laissez pas passer la marche sans y prendre part! Votre implication pourrait être celle qui fait qu'*En 2010, ça va marcher!* Participez, impliquez-vous dans votre localité ou votre région.

Les actions de la Marche mondiale des femmes au Québec sont organisées par la Coordination du Québec de la Marche mondiale des femmes et coordonnées par la Fédération des femmes du Québec.

Ève-Marie Lacasse

Responsable de l'organisation de la marche mondiale au Québec

Femmes-Relais dans Saint-Michel

Plus qu'un projet... une nécessité

par Karine Mateu

Le projet Femmes-Relais du quartier Saint-Michel à Montréal offre un service d'accompagnement et d'interprétation linguistique et culturelle auprès des nouveaux arrivants tout en développant le pouvoir d'agir de ses participantes.

Chaque année, 12 femmes (deux groupes de six femmes) sont recrutées pour une période de 10 mois afin d'offrir un service d'accompagnement auprès des nouveaux arrivants. Elles ont comme expertise leur parcours d'immigrante et la maîtrise des langues parlées par les communautés immigrantes du quartier (arabe, espagnol, anglais, tamoul, vietnamien, cantonnais, mandarin) et de la langue de la société d'accueil (le français).

Pendant les trois premiers mois, les femmes-relais reçoivent différentes formations sur le fonctionnement de la société québécoise, les ressources du quartier et le développement de leurs aptitudes personnelles et de travail. L'objectif de ces formations est de les préparer aux sept mois d'accompagnement qui vont suivre. Puisque l'accompagnement se fait aussi physiquement (par exemple, prendre l'autobus avec une famille pour se rendre au Centre local d'emploi), une tournée de quartier est organisée afin de familiariser les femmes-relais avec la géographie du quartier.

Comment entrer en contact avec les nouveaux arrivants?

Rejoindre les familles les plus isolées du quartier est depuis longtemps un défi pour les organismes communautaires. En créant le projet Femmes-Relais, le quartier voulait mettre



Les participantes du troisième groupe en séance de formation.

sur pied un groupe pouvant entrer en contact avec les familles immigrantes du quartier. Le multilinguisme devient donc l'outil principal nous permettant d'entrer en contact avec ces familles, qui se retrouvent isolées pour des raisons de langue, de perte de repère, de perte de milieux sociaux et familiaux. La langue permet de comprendre les besoins de ces familles et d'y trouver des solutions. Par ailleurs, l'accompagnement culturel aide à expliquer la société québécoise et favorise le développement d'un sentiment de confiance et de sécurité. Le fait d'offrir un service individuel en toute confidentialité tout en prenant le temps d'écouter et être sensible aux changements vécus par les nouveaux immigrants apparaît comme fondamental. L'immigration

est le plus grand défi que vivent les personnes immigrantes et une oreille attentive à cette épreuve est essentielle.

Pour rejoindre ces nouvelles familles, les femmes-relais vont faire du démarchage. Elles vont ratisser le quartier avec des dépliants sous la main et visiter les commerces, les garderies, les organismes, les épiceries, les écoles du quartier, etc. Elles vont parler aux familles dans les parcs, à la piscine, dans tous les endroits où elles peuvent se trouver. Elles vont créer un phénomène de bouche-à-oreille qui va se répandre dans les différentes communautés du quartier.

Comprendre les rouages de notre bureaucratie!

Depuis la relance du projet en 2007, une analyse d'implantation dirigée par Relais-femmes et la Direction de la santé publique (DSP) est en cours. En juillet 2008, un premier bilan a été déposé. Pour la première période comptabilisée (février 2007 à novembre 2008), près de 165 familles ont reçu un accompagnement individuel pour un total de 270 demandes. Pour la seconde période (décembre 2008 à septembre 2009), c'est 280 familles qui ont reçu un accompagnement individuel pour un total de 450 demandes.

Entre les deux périodes, on note une augmentation des demandes et des accompagnements individuels et cela n'inclut pas les relais réalisés auprès des groupes, tels que les assemblées générales des écoles primaires, les rencontres de bulletins, les rencontres aux inscriptions des écoles de francisation comme celles du Centre Yves-Thériault.

L'analyse démontre aussi une tendance dans les demandes des familles nouvellement arrivées. On constate un nombre élevé de demandes concernant les institutions publiques municipales, provinciales et fédérales, comme Immigration Canada (permis de travail pour demandeur d'asile, procédures aux dossiers, demande de citoyenneté), le Centre Local d'Emploi (compréhension des lettres reçues, des procédures à suivre), Hydro-Québec (compréhension des factures et des attentes de services), ministère du Revenu (allocations familiales, impôts) et OMHM (demande de HLM et subvention au logement). Elles sont aussi très nombreuses pour les services de télécommunications (Vidéotron, Bell, Rogers) et pour les établissements scolaires (formulaire d'inscription, bulletin, fonctionnement scolaire).

Le nombre élevé de demandes auprès des institutions soulève certaines questions concernant l'adaptation des services publics.



Femmes-Relais, c'est aussi une deuxième famille. Célébration de l'anniversaire de l'une d'entre nous.

Comment les gouvernements pourraient-ils rendre mieux accessibles leurs services afin de répondre réellement aux besoins des nouveaux arrivants?

La francisation, la sécurité alimentaire et la recherche de garderie font aussi partie des demandes principales des familles. Il faut aussi souligner que la question des demandeurs d'asile est préoccupante. Il existe peu d'organismes pour répondre aux besoins spécifiques de ces familles. Femmes-Relais a été sollicité régulièrement. Nous avons pu constater les difficultés de leur situation et celles de notre action.

Un projet porté par un quartier

L'essence d'un projet comme celui de Femmes-Relais vient d'un désir de quartier. Pour comprendre son fondement et le soutien qu'il a eu auprès des différents partenaires du quartier, faisons un bref retour sur son histoire.

En décembre 2001, une recherche intitulée *Comprendre la petite enfance* évaluait la maturité scolaire des enfants des maternelles du territoire du CLSC de Saint-Michel. Un des constats de cette étude soulignait le manque de préparation des enfants lorsqu'ils entrent à la maternelle, notamment sur le plan du langage et de la maturité affective. Cette conclusion préoccupante mobilise alors la communauté afin de trouver des solutions pour mieux préparer les tout-petits à l'école.

En novembre 2002, lors d'un forum sur la petite enfance dans le quartier Saint-Michel, les partenaires de Concert'Action enfance-famille incluent dans leur plan d'action la mise sur pied d'un projet qui permettrait de favoriser l'intégration des femmes immigrantes nouvellement arrivées en leur offrant une formation sur les valeurs de base de la société d'accueil. Il s'agissait de mettre en place une équipe de femmes démarcheurs, citoyennes des différents pays d'où proviennent les nouveaux arrivants de Saint-Michel. En plus de



Photo : Femmes-Relais

Lors du premier colloque Femmes-Relais réalisé en janvier 2010, les femmes du troisième groupe ont reçu un certificat de reconnaissance pour leur implication dans le projet.

favoriser leur intégration, ces femmes devenaient des agentes multiplicatrices qui expliquent la société québécoise dans leur communauté d'origine, notamment le fonctionnement de l'école primaire, et font connaître les ressources du quartier (organismes communautaires, services municipaux et de santé) à leurs compatriotes.

Parallèlement à la volonté des participants de Concert'Action enfance-famille de mettre sur pied un tel projet, un comité de partenaires du quartier Saint-Michel et du milieu de la recherche se questionnait sur des mesures pouvant améliorer la préparation à l'entrée à l'école, particulièrement pour les enfants des familles nouvellement arrivées qui ne fréquentaient pas de services de garde avant l'entrée à l'école. L'équipe de démarcheurs, demandée par les membres de Concert'Action enfance-famille, offrait la possibilité de rejoindre ces familles isolées.

1,2,3 GO! Saint-Michel s'est porté volontaire pour assumer le leadership du comité respon-

sable de la mise en place de cette équipe de démarcheurs. Le comité a travaillé à l'élaboration et au suivi de ce projet. Grâce à une aide financière du CLE Saint-Michel, un premier projet pilote (Équipe Réseau Nouvelles Familles) a été mis sur pied du mois de mars au mois d'août 2004. À la suite des retombées positives du projet, le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles et la Ville de Montréal ont également contribué financièrement à une deuxième et troisième génération des femmes-relais en 2005 et en 2006.

En novembre 2006, le projet cesse ses activités faute de financement. Malgré cet arrêt, le projet demeure l'une des priorités de Concert'Action Enfance-Famille. Un comité de relance composé des organismes 1,2,3 Go! Saint-Michel, Vivre Saint-Michel en Santé (VSMS), CSSS de Saint-Léonard et Saint-Michel et la Maison de la famille de Saint-Michel s'est alors mis en place. Centraide, la Ville de Montréal (Entente Ville-MICC), le Réseau-Nord de la Commission scolaire de Montréal et le

ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles ont décidé de financer le projet. À la fin de l'année 2007, le projet recommençait ses activités!

Les défis du projet... après 10 ans de volonté et de persévérance

Le principal défi du projet Femmes-Relais demeure, tout comme pour d'autres projets et organismes communautaires, sa pérennité. Malgré le besoin bien réel dans le quartier d'accompagner les nouveaux arrivants et après 10 années de persévérance, le défi du financement reste toujours présent. Actuellement, le projet est financé par trois bailleurs de fonds : Centraide, la Ville de Montréal (Entente-Ville-MICC) et le Réseau Nord de la CSDM. Si le MICC avait contribué en 2008 et 2009, il n'a malheureusement pas soutenu le projet Femmes-Relais dans le cadre de son programme PAD pour l'année 2010.

Le quartier Saint-Michel est et sera encore dans les prochaines années un quartier d'immigration, tout comme d'autres, car l'immigration n'est plus l'affaire que de quelques quartiers de Montréal. D'ailleurs, plusieurs connaissent le projet Femmes-Relais et nous demandent conseil.

Il semble donc évident que les femmes-relais s'avèrent plus que nécessaires au bien-être de nos collectivités et de nos milieux de vie. Sera-t-il possible un jour d'envisager un projet Femmes-Relais régional? Sera-t-il possible d'adapter un tel projet selon les besoins des différents quartiers? C'est évidemment ce que nous souhaitons, mais l'avenir nous le dira. Les défis d'intégration des immigrants sont grands et ils nous concernent tous et toutes!

Karine Mateu
Coordonnatrice
Projet Femmes-Relais

Le printemps...

et déjà l'automne chez remue-ménage

par Élise Bergeron

Souvenons-nous du printemps...

Les parutions du printemps 2010 ont fait place à la biographie attendue de la journaliste et libre-penseuse Éva Circé-Côté, à un ouvrage important sur la Marche mondiale des femmes en plus d'une grande première pour remue-ménage : un roman d'amour lesbien pour adolescentes. Les voici plus en détails :



Éva Circé-Côté, libre-penseuse, 1871-1949

Andrée Lévesque

D'abord poète et dramaturge, Éva Circé-Côté a écrit au fil des ans des centaines de chroniques publiées dans la presse radicale et a défendu, la plupart du temps en empruntant des pseudonymes masculins (dont Fantasio, Arthur Maheu, Paul S. Bédard, Julien Saint-Michel), des idées qui heurtaient les bien-pensants, notamment le droit au travail des femmes, la réglementation de la prostitution, l'instruction obligatoire et laïque et, surtout, la liberté de pensée. Ses combats contre l'ignorance et l'intolérance, elle les a aussi menés en fondant un lycée laïque pour les filles et en contribuant à mettre sur pied la Bibliothèque municipale de Montréal.

En s'attachant au parcours de cette femme exceptionnelle et aux milieux avant-gardistes qu'elle a côtoyés, Andrée Lévesque nous fait revisiter l'histoire du Québec des premières décennies du XX^e siècle et nous trace le portrait d'un Québec moins noir qu'on ne l'a représenté, plus complexe et plus ouvert aux influences étrangères.

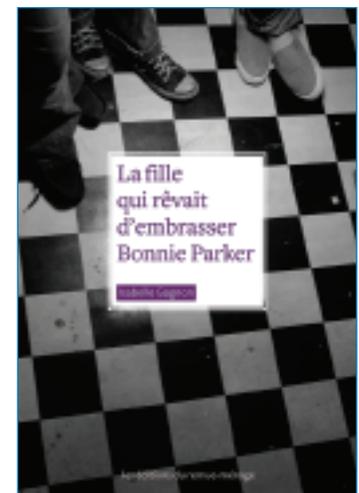
La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker

Isabelle Gagnon

Florence aime les vieux films, jouer de la guitare, se couper les cheveux elle-même et son ami, le beau Andy, dont elle n'est PAS amoureuse. Elle déteste son idiot de petit frère, qu'on lui dise qu'elle ressemble à sa mère et qu'on la questionne sur sa vie amoureuse. Elle se demande parfois ce qui peut bien clocher chez elle. Pourquoi, lorsqu'elle regarde le film *Bonnie and Clyde*, rêve-t-elle d'embrasser la belle Bonnie Parker ? Et voilà que Raphaëlle, son ex-meilleure amie, revient vivre à Montréal après un séjour de deux ans à Londres...

La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker, c'est :

- une histoire d'amour entre deux filles;
- la découverte de son homosexualité à l'adolescence;
- un récit qui parle d'amour, d'amitié et de musique;
- le vécu d'une jeune lesbienne à l'école, dans sa famille, avec ses amis;
- un livre pour tous les jeunes qui rêvent d'embrasser une fille ou un garçon.





Dix ans de solidarité planétaire : Perspectives sociologiques sur la Marche mondiale des femmes

Isabelle Giraud et Pascale Dufour, Préface de Bérengère Marques-Pereira

En 2010, la Marche mondiale des femmes célèbre dix ans d'actions mondiales. Ce réseau de solidarité féministe a vu le jour en 2000, lorsque des femmes du monde entier ont marché ensemble partout sur la planète afin d'éradiquer la pauvreté et la violence envers les femmes. Devenue depuis un réseau permanent, la Marche mondiale des femmes est bien implantée sur tous les continents et organise des actions planétaires tous les cinq ans : « *Tant que toutes les femmes ne seront pas libres, nous marcherons !* »

Isabelle Giraud et Pascale Dufour poursuivent ici une collaboration amorcée il y a plusieurs années, autour de l'émergence de la Marche mondiale des femmes au Québec. Elles s'intéressent à ce mouvement planétaire d'un point de vue historique et sociologique, nourri par des questionnements plus généraux sur l'action collective et montrent comment, au gré des alliances et des débats, les militantes de la Marche mondiale des femmes réinventent le féminisme.

Déjà l'automne...

L'automne risque d'être chargé chez remue-ménage. Notons déjà les deux premières publications :

L'Agenda des femmes 2011 – Héroïnes de notre imaginaire

Chaque année, depuis 34 ans maintenant, nous sommes heureuses de publier *L'Agenda des femmes*. Pour 2011, l'agenda explore les figures fictives de femmes marquantes, celles d'hier, celles d'aujourd'hui, héroïnes au long cours qui nous ont habité, qui ont inspiré les petites filles que nous étions et qui inspirent encore les femmes que nous sommes. Où se cachent-elles ? Dans un livre, une pièce de théâtre, un film, une bande dessinée, une série télévisée; elles sont partout et ont en commun le fait d'être des créations de l'imaginaire. Découvrez-les sous la plume de femmes bien réelles, mais non moins inspirantes : Hejer Charf, Jocelyne Corbeil, Christine Delphy, Cynthia Girard, Christiane Pasquier, Marie-Lise Pilote, Joujou Turenne et d'autres encore...

Intervenir auprès des femmes : Quelques perspectives féministes

Sous la direction de Christine Corbeil et Isabelle Marchand

Mise au monde dans les années 1980, en réponse à une série d'interrogations sur les pratiques sexistes dans le champ de la santé des femmes, l'intervention féministe, en tant qu'approche alternative axée sur la reconnaissance du potentiel des femmes, la reprise de pouvoir sur leur vie et l'instauration de rapports égalitaires, a largement influencé la pratique de plusieurs intervenantes communautaires et sociales. Après 30 ans de pratiques et de réflexions, quel bilan pouvons-nous faire de l'intervention féministe telle que mise en œuvre au Québec ? A-t-elle maintenu ses spécificités ou s'est-elle modulée au fil des ans ? Quelle est sa portée en matière d'intervention sociale ? Quelles sont les difficultés rencontrées par les intervenantes, leurs questionnements, leurs tentatives afin de mieux répondre aux besoins pluriels des femmes ? Dans cet ouvrage attendu, chercheuses, professionnelles et intervenantes travaillant dans le milieu de l'intervention auprès des femmes répondent à ces questions.

Élise Bergeron

Éditrice

les éditions du remue-ménage

1^{er} octobre 2010 – 2^e anniversaire déjà!

**Il n'est jamais trop
tard ou trop tôt pour
y penser!**

**Joignez-vous aux plus de
1 900 adhérents et aux
274 groupes-membres.**



**RÉGIME
DE RETRAITE**
des groupes
communautaires
et de femmes

Contactez-nous :

**514.878.4473 ou 1.888.878.4473 • RRFS-GCF@relais-femmes.qc.ca
Lisez-nous : www.regimeretraite.ca**

*Le conseil d'administration et l'équipe de Relais-femmes
vous souhaitent une
excellente rentrée 2010 !*



Illustration : Sonio Benvenuto